

Sylvère Monod

Échos d'Oxford

Du 18 au 20 décembre 1992 s'est tenu à la Maison Française d'Oxford un colloque intitulé « Traducteurs-traduction ». Les organisateurs, c'est-à-dire Edith MacMorran, de St. Hugh's College, Maurice Lévy, directeur de la Maison Française, et une équipe toulousaine dirigée par Jean-Michel Berthelot, avaient lancé de nombreuses invitations. Aussi leur programme n'annonçait-il pas moins de dix-neuf communications et trois tables rondes ou débats. La saison imposée par les circonstances (extrême fin de l'automne et du trimestre) avait pratiqué des coupes sombres parmi les orateurs : divers empêchements frappaient quatre des participants prévus, et non des moindres : Ranjit Bolt, Bernard Noël, Walter Redfern et Françoise du Sorbier. Malgré ces vides regrettés, il n'y eut pas de temps mort.

Le contenu intellectuel du colloque fut jugé constamment intéressant, substantiel et de qualité. Il serait fastidieux d'en évoquer en détail toutes les phases. Contentons-nous d'énumérer et de définir succinctement les interventions entendues :

Le 18 décembre, Jean-Paul Confais décrit le travail d'un séminaire de traduction et de traductologie organisé à Toulouse dans le cadre de l'Institut d'Études doctorales. Jean-Louis Breteau pose la question : « Les concepts sont-ils vraiment traduisibles ? », souligne les difficultés de la tâche et se garde d'apporter une réponse catégoriquement simpliste. Andrée Lyotard-May signale, analyse et illustre « Quelques enjeux théoriques de la traduction de Freud ». Arthur Stockwin traite de son expérience dans un domaine précis : « Translating Japanese political history ». L'après-midi s'achève par une table ronde entre auteurs, traducteurs et éditeurs, réunissant autour d'Edith MacMorran, John Wain et Theodore Zeldin, David Bellos, Barbara Wright et Françoise Cartano, ainsi que Catherine Clark de l'Oxford University Press (à propos des *World's Classics*).

Le 19 décembre, Jean-Paul Debax ouvre le feu avec la traduction du théâtre médiéval, suivi de Jean-Michel Déprats qui fait part de sa très riche expérience sous le joli titre : « Le temps de l'œuvre et le Bel Aujourd'hui ». C'est ensuite Terence Cave qui parle de sa traduction de *La Princesse de Clèves*, avant que Keith Gore ne raconte ses aventures et mésaventures de traducteur anglais de pièces anglaises pour des publics francophones. Dans l'après-midi, on entend Guy Leclerc, virtuose de la traduction de l'intraduisible (Carroll et Lear). Paul Bensimon se concentre de façon à la fois érudite et lumineuse sur le problème que pose la traduction en français des « triades coordonnées » de l'anglais (locutions contenant trois termes liés par deux *and* sans virgule). Quant au signataire de ces lignes, il ne surprend personne en choisissant pour thème : traduire et retraduire Dickens.

Le dimanche 20 décembre, on écoute tout d'abord Françoise Cartano décrire son expérience passionnante de traductrice de S. Millhauser, dont l'œuvre rivalise presque en difficulté avec *La Vie mode d'emploi* de Perec, sujet de la communication de David Bellos. On reste dans l'insolite avec Anthea Bell et son collaborateur pour la traduction anglaise des nombreux albums d'*Astérix*, et dans une certaine mesure encore avec Michael Irwin, qui s'est spécialisé dans la traduction des livrets d'opéra. Ce fut la matinée des traductions de textes appartenant à des genres à fortes contraintes. Elle se prolonge l'après-midi par une séance détendue, animée par Edith McMorran et Guy Leclercq : on y discute collectivement de termes et locutions réputés intraduisibles (mais qu'il faut bien rendre dans l'autre langue), puis de passages de *La Princesse de Clèves* et de *A Portrait of the Artist as a Young Man*. Ces exercices, apparentés au travail des ateliers pendant les Assises d'Arles, ont été fort appréciés.

On n'est jamais sûr à l'avance qu'un colloque va « marcher ». Quand cela se produit, comme ce fut sans conteste le cas à Oxford, on ne sait pas toujours exactement pourquoi. Du moins peut-on avancer des hypothèses : la qualité matérielle, intellectuelle, humaine et sociale de l'organisation a joué un grand rôle, ainsi que la chaleur de l'accueil et la façon dont le directeur de la maison, Edith McMorran et Ellen Lévy, triade bien coordonnée, se sont dépensés sans épargner leur peine, omniprésents et inlassablement obligeants. Le reste a été produit par la force de conviction des invitations, la variété des interventions, la part active prise aux discussions par un public fidèle, divers, intéressé et généralement compétent.

Le colloque d'Oxford laisse à tous le souvenir d'un plein succès. La publication des communications dans *Palimpsestes* devrait confirmer cette heureuse impression.